

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Nouvelles à la main  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255040>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

larmes que nul n'eût comprises et qui peut-être eussent fait sourire. Ecrire aux amis qu'il laissait, pourquoi ? pour savoir qu'elle était mariée, heureuse sans doute... pour apprendre qu'elle était aimée, qu'elle aimait !...

Non ! mieux valait être mort pour le passé : peut-être était-ce le moyen d'oublier.

D'ailleurs, lui avait-elle jamais permis un aveu ?...

Il n'avait point parlé, mais l'y avait-elle encouragé ?...

Ils n'avaient point de reproches à se faire ! la fatalité les avait séparés.

Chacun d'eux, consacrant sa vie à un souvenir adoré, avait vieilli solitaire sans profaner cet amour par une autre tendresse !... Et ces deux êtres qui s'aimaient avaient vécu en martyrs, dans la solitude et la désespoirance, faute de s'être mieux compris jadis !

Tout en parlant, le capitaine s'était rapproché de Mlle Geneviève, serrant dans les siennes les mains tremblantes qu'on lui abandonnait, plongeant ses yeux ardents dans les yeux brillants de larmes de son amie. Et peu à peu les rides s'effaçaient, le visage reprenait sa fraîcheur d'autan, les cheveux retrouvaient leur chaude coloration ; lui-même oubliait sa moustache grise, son corps usé, ses cinquante ans !... et d'une voix toute vibrante de passion et de jeunesse :

— Geneviève ! s'écria-t-il, Geneviève !... nous avons pu laisser échapper le bonheur autrefois !... Mais je vous retrouve, ma bien-aimée, j'ose enfin vous avouer cet amour qui a été toute ma vie et cette fois ! ah ! cette fois, par exemple, je ne veux plus vous perdre !... Quand nous marions-nous, ma Geneviève adorée ?...

Bercée par ces paroles qui réalisaient le rêve de toute sa vie, grisée par ce bonheur passionnément regretté, la chère fille, folle de joie, avouant enfin cette tendresse qui, depuis trente ans, avait rempli son cœur, oubliait tout, se croyait revenue au temps de sa jeunesse et partageait avec ivresse les projets du capitaine.

Quand enfin l'heure de se séparer arriva, le capitaine, redevenu plus jeune qu'à vingt ans, mit un baiser sur le front de son amie en lui répétant :

— A demain, ma fiancée, ma femme ! — et joyeux il partit.

Mlle Geneviève se laissa tomber à genoux sur son prie-Dieu, s'écriant, dans un élan de fervente reconnaissance :

— Seigneur, soyez bénis !...

Longtemps elle pria, la tête enfouie dans ses mains croisées. Quand elle se releva, son visage était empreint d'une calme sérénité.

Lentement elle s'approcha d'une grande glace, se mit en pleine lumière, se contempla longuement puis un sourire triste releva sa lèvre, elle hocha silencieusement la tête et s'approcha d'un petit bureau.

A deux reprises elle essaya d'écrire, des larmes obscurcissaient sa vue. Enfin, elle les essuya et bravement écrivit :

« Quelque immense douleur que j'éprouve, mon ami, il faut que je vous dise ces mots cruels : Trop tard ! Hélas ! mon pauvre aimé, vous avez pu dans une heure de folie revoir en moi la bien-aimée d'autrefois. Quelle désillusion n'auriez-vous pas en retrouvant près de vous, vieillie, défigurée, celle que votre cœur vous représente toujours jeune, toujours belle ! Nous n'avons point vieilli l'un pour l'autre, mon Lucien, restons sur ce cher souvenir d'autan, avec, en plus, la joie profonde de nous savoir

aimés l'un par l'autre. Dieu nous a donné là une immense joie. Ne demandons pas plus !... Notre rêve était trop beau pour que la vie puisse le réaliser ! C'est en vain que nous chercherions à nous faire illusion. On ne fait pas revivre le passé !... L'irréparable nous sépare — rien ne peut nous rendre notre jeunesse envolée. Je veux, mon bien-aimé, rester pour vous le cher amour de vos vingt ans. Je veux que votre cœur seul fasse revivre mon image. Ne nous revoyons pas. Croyez-moi, Lucien, Dieu nous a accordé un bonheur trop grand pour demander plus. Toute ma vie vous a appartenu : nous nous retrouverons au delà ! »

Quand cette lettre fut partie, Mlle Geneviève, subitement vieillie, eut un geste de regret,... mais elle aperçut son image dans la glace ; un amer découragement se peignit sur ses traits, ses bras retombèrent lourdement le long de son corps, et d'une voix basse, empreinte d'une morne résignation, elle murmura : *Trop tard !*

Elie FRÉBAULT

## ❖❖❖ NOUVELLES A LA MAIN ❖❖❖

Au palais.

On plaide une affaire importante, la discussion est très animée. Un des avocats à bout d'arguments, reproche à son adversaire son inexpérience :

— Sachez, jeune homme, que je suis à cheval sur le Code !

— Prenez garde alors, mon cher confrère, il faut se défier des bêtes qu'on ne connaît pas.

Un brave paysan marie sa fille prochainement.

— Pierre, dit-il à un ami qu'il rencontre, est-ce que tu ne viens pas à la noce ? Tu sais, il y a un dîner à pique-nique à l'auberge du *Veau couronné* !

— Da ! j'irais avec plaisir, compère Jean, mais j'ons pas d'argent sur c't'heure.

— Qu't'es bête, réplique l'autre, viens tout d'même : tu n'mangeras pas.

La petite Germaine a voulu aller avec sa maman, reprendre sa poupée chez le raccommodeur de têtes.

— C'est curieux ! dit le marchand, impossible de la retrouver ! J'y avais pourtant mis un numéro.

Et Germaine, d'une voix très douce :

— Monsieur, elle s'appelle Thérèse !

Après une longue maladie, M. X... reçoit la note de son médecin, une véritable note d'apothicaire, dans laquelle le docteur n'avait même pas négligé les visites qu'il avait cru devoir faire à l'heure du dîner, qu'il connaissait bien. Une visite même était marquée à une date où M. X..., en pleine convalescence, se rappelait être sorti toute la journée.

— Comment, dit-il au docteur, vous ne vous rappelez pas que ce jour-là, je vous ai rencontré sur le boulevard ? J'ai même fait arrêter mon coupé pour vous serrer la main !

— Parfaitement, dit le docteur, je vous ai tâté le pouls sans en avoir l'air... pour ne pas vous inquiéter !

Nos bonnes.

— Comment ! Julie. Vous vous permettez de porter les mêmes chapeaux que moi ! Il n'y a donc plus de différence entre les maîtres et les domestiques ?

— Pardon, madame, mon chapeau a été payé comptant.

Crétinot se désole d'avoir perdu son mouchoir.

— La perte n'est pourtant pas bien grande, lui dit-on.

— Oh ! ce n'est pas pour le mouchoir, c'est que j'y avais fait un nœud pour me rappeler quelque chose d'important !